



# 1

*France, 1524*

Dès qu'il mettait les pieds dehors, Blaise se sentait mieux. C'était toujours comme ça. Comme à l'habitude, il avait été tiré de son sommeil par un appel qu'il était le seul à entendre, alors que tous les autres profitaient encore de la douce torpeur nocturne.

L'enfant se glissa donc, souple et silencieux, hors du logis familial et, fermant délicatement la porte derrière lui, il se laissa envelopper par la noirceur totale. Pas d'étoiles. Pas de lune. Pas de vent. Seulement la nuit absolue et la caresse chaude et humide de l'été sur sa peau presque nue.

Entreprenant son expédition sans tarder, Blaise se mit à remonter les rues dont le sol avait durci sous l'effet du soleil ardent des dernières semaines. Malgré l'obscurité, tel un chat, il semblait se fier à un sixième sens pour éviter les rebus qui jonchaient sa route et trouver son chemin, sans encombre, parmi les taudis en bois qui poussaient çà et là, à la bonne fortune des jours. Fréquemment, le garçon jetait des regards nerveux derrière lui et s'assurait que personne ne le suivait. Comme il n'y voyait rien, il s'arrêtait parfois de respirer et s'astreignait à une immo-

bilité sculpturale afin de percevoir, peut-être, le son mat des pas de son frère ou, pire, de ceux de son père. Rien. Il n'y avait que le babil paresseux de la rivière juste à côté et un chien qui hurlait à mort à l'intérieur des murs de la ville.

Soulagé et heureux de se trouver fin seul, le garçon descendit d'un pas leste jusqu'à la rivière, puis suivit la berge vers le nord, prenant la direction du marécage. Cheminant avec agilité, l'esprit tranquille, Blaise se dit qu'il adorait ce moment précis de la journée.

Le fait de sortir en douce de l'étroite bicoque qu'il partageait avec sa famille une heure ou deux avant l'aube, de se rendre dans les bois ou dans le marécage, sans personne à ses trousses, lui donnait l'impression grisante d'être seul au monde.

Blaise n'était qu'un enfant, mais il ne craignait ni l'obscurité ni la forêt. Au contraire, les nuits d'été chaudes et épaisses comme celle-ci lui faisaient l'effet de bras tendus, dodus et accueillants. Quant à la forêt, lorsqu'elle était imprégnée de la chaleur du jour passé comme en cette douce nuit, avec ses odeurs épicées de conifères, d'herbes sèches et de fougères, elle rappelait à l'enfant l'atmosphère feutrée et apaisante des échoppes de boulange.

Une fois sorti de la ville, Blaise ne redoutait rien. Ses craintes se retrouvaient derrière lui et il respirait enfin librement. Tel un loup solitaire, il arpentait en propriétaire ce territoire forestier depuis quelques années déjà et il en connaissait maintenant les moindres recoins et aspérités. À l'image de la bête sauvage, il avait aussi développé une aptitude surprenante à se déplacer sans bruit et savait instinctivement comment éviter le danger des mauvaises rencontres.

Le marécage, cet endroit hostile entre tous, peuplé de longs corps gris pétrifiés, de roseaux ondulants et de

mouches affamées, Blaise en avait fait le cœur de son royaume. Personne ne savait s'y aventurer à part lui. Qui plus est, il tirait une grande fierté de pouvoir y circuler même la nuit. C'était, il en était persuadé, un exploit non égalé jusqu'à présent, car la plupart de ceux qui s'y risquaient, même le jour, même les animaux, finissaient par s'embourber jusqu'à la mort. Enfin, c'est ce qu'on racontait.

Blaise n'avait pas peur de mourir. C'est peut-être pour cela qu'il avait décidé, comme ça, un beau matin, de se rendre dans l'endroit le plus dangereux des environs. Cela n'avait pas été facile, surtout au début, mais rapidement, comme mû par un instinct, il avait su comment faire. Aux premiers signes de l'été, il s'était même aménagé un petit quai avec du bois mort tout au centre du marécage. Pour parvenir à ce repaire secret, il avait mémorisé un parcours périlleux entre les roseaux, sachant parfaitement sur quelle pierre, quelle souche, quelle touffe d'herbe déposer le pied gauche et le pied droit. Il n'y avait pas de place pour l'erreur. Un pas au mauvais endroit et hop ! on se retrouvait dans la boue jusqu'aux yeux. Le refuge de Blaise était donc à l'abri de toute intrusion et cela réjouissait le jeune garçon. Il s'y rendait souvent la nuit, mais parfois le jour aussi. Quand c'était nécessaire ou juste pour le plaisir. Il aimait penser que, plus vieux, il viendrait vivre ici, au centre de ce marécage qui sentait mauvais et qui faisait peur à tout le monde. Tout seul. Et il serait bien.

Allongé sur son quai de fortune, le corps et le visage généreusement badigeonnés de boue pour se protéger des piqûres des moustiques, il guettait l'arrivée du jour. Il aimait quand, à l'horizon, une lueur verte rendait soudain le ciel moins opaque. Il frissonnait de plaisir en entendant le chant enthousiaste et envahissant des oiseaux

qui précédait de quelques instants ce moment fabuleux. Lorsqu'il y en avait, les étoiles qui s'éteignaient une à une le fascinaient et la silhouette noire des arbres morts se détachant sur un ciel de plus en plus rosé lui donnait envie de joindre son cri à celui des milliers de volatiles qui l'entouraient. Pour Blaise, c'était un spectacle à la mise en scène familière et rassurante. Une représentation succédait à une autre, jour après jour, quoi qu'il arrive. Et c'était toujours aussi magnifique. Il était bon de pouvoir compter là-dessus.

Une chose sur laquelle on ne pouvait pas compter, par contre, c'était la nourriture.

D'ordinaire, quand Blaise revenait de ses expéditions, il trouvait Reba, sa mère, en train de préparer le repas du matin près de la maison. Dans le quartier où la famille de Blaise habitait, c'était chose commune que de cuisiner les repas sur un petit feu, à l'extérieur. En contrebas de la colline et par-delà la rivière, des dizaines de bâtiments rudimentaires, éparpillés dans un désordre digne de Capharnaüm, abritaient pour la plupart des ouvriers miséreux qui, à l'huile de leurs coudes, faisaient battre le cœur de la cité. Ces dernières années, la ville avait eu une poussée de croissance trop rapide et les habitations érigées hors les murs, modestes pour la plupart, étaient couvertes de chaume.

Elles ne possédaient pas de cheminée comme les belles maisons de pierres pâles en ville. Le plus souvent, on faisait donc la cuisine à l'extérieur afin d'éviter d'être enfumé comme du poisson séché. Ce matin-là, quand Blaise rentra de son excursion nocturne habituelle, sa mère ne s'affairait pas autour du feu. Pourtant, toute la famille était là, semblant attendre, une mine renfrognée peinte sur chacun des visages.

Voyant tout ce monde ainsi rassemblé, Blaise se méfia. Il s'approcha d'un pas mesuré et s'arrêta à bonne distance, se demandant ce qui se passait. Sa sœur aînée, Ameline, fut la première à l'apercevoir. Sans parler, discrètement, elle fit semblant de porter quelque chose à sa bouche, de le mâcher et secoua sa tignasse blonde emmêlée dans un signe de négation. Nerveuse, elle baissa ensuite les yeux et s'astreignit à fixer le sol. Blaise resta en place et se mit aussi à la contemplation de la boue sèche et craquelée à ses pieds, attendant en silence que son père le voie et lui donne les instructions pour commencer la journée. L'homme avait vraisemblablement un plan.

La privation de nourriture était une stratégie fort maligne qu'Elzar employait à l'occasion pour faire sentir à sa progéniture qu'il fallait travailler plus, pour gagner plus d'argent et mettre du pain sur la table, afin de nourrir tout le monde. En général, ça fonctionnait plutôt bien. Personne ne voulait passer plusieurs jours sans rien à se mettre sous la dent. La maisonnée se laissait aisément convaincre.

– Te voilà, petit drôle ! gronda Elzar lorsqu'il vit son fils immobile au milieu de la rue étroite. Y a plus rien à manger ce matin, annonça-t-il sur un ton de reproche, comme si Blaise était personnellement responsable de cet état de choses. Si on ne veut pas avoir le ventre vide ce soir en se couchant, il va falloir se refaire la bourse aujourd'hui au marché. Et c'est pas avec cet air de chien crotté que tu vas nous aider à y arriver, constata l'homme en esquissant une grimace de dégoût.

Elzar somma donc son fils d'aller à la rivière et de se rendre plus présentable, ce que le jeune garçon s'empressa de faire. En quelques enjambées énergiques, il parcourut la distance qui le séparait du cours d'eau et s'y jeta avec sa mince chemise sur le dos. Il frotta son visage

et ses jambes maigrichonnes couvertes de boue, s'ébroua un peu et s'extirpa à contrecœur de l'onde rafraîchissante sur l'ordre tonitruant de son père qui était venu le surveiller près du pont.

Au sortir de la rivière, Blaise se dirigea vers sa mère pour l'aider à porter l'équipement dont ils avaient besoin afin de monter les étals au marché. Le voyant s'avancer presque propre, mais dégoulinant, Reba soupira bruyamment, apparemment très agacée. Sans dire un mot, elle fit signe à son fils d'approcher. Comme il s'exécutait, elle lui asséna une claque sonore sur le crâne, hérissant au passage quelques mèches de cheveux. Il n'en fallut pas plus pour susciter l'hilarité de son frère, de sa sœur et de quelques gamins qui se trouvaient dans les environs. Reba arracha avec brusquerie le cordon tressé qui servait de ceinture à son fils.

En une fraction de seconde, elle descendit les braies de l'enfant et fit passer sa chemise par-dessus sa tête. Blaise, qui se retrouva exposé au regard de tous dans son plus simple appareil, en fut mortifié. Pendant que sa mère tordait ses vêtements à deux mains et que les spectateurs riaient à gorge déployée, Blaise gardait les yeux baissés, luttant de toutes ses forces contre l'envie de courir jusqu'à son marais.

Chemise et pantalons essorés, garçon rhabillé ; parents et marmaille se mirent en route chargés du matériel habituel.

En cette journée de canicule, le soleil et l'humidité œuvraient de concert depuis tôt le matin et la famille marcha à pas traînants jusqu'au cœur de la ville où le bourdon les appelait. La chemise de Blaise était pratiquement sèche quand il pénétra dans l'église aux côtés de sa famille. Il était de coutume d'aller à l'office avant de s'installer sur la place centrale pour travailler, mais enfant

solitaire, le garçon avait toujours un peu le tournis lorsqu'il devait se rendre à la messe et s'engouffrer dans cette marée humaine imprévisible, bruyante et odorante. Alors que sa sœur se pâmait devant les tenues des grandes dames ou se désespérait d'accrocher l'œil de certains garçons, Blaise tentait d'ignorer les railleries des autres gamins et se perdait dans la contemplation silencieuse des vitraux colorés. Il regardait tous ces petits personnages évoluer dans des scènes qui lui étaient inconnues et se demandait souvent lequel d'entre eux pouvait bien représenter Dieu.

Autosuffisant en matière de questions et réponses, il se disait toujours que Dieu devait sans aucun doute être le plus beau d'entre tous, le plus majestueux. Il s'employait alors à essayer de trouver cette figure, parmi les centaines qui l'entouraient. Invariablement, il finissait par se fatiguer ou par se fâcher, pestant silencieusement contre ces visages de verre qui se ressemblaient tant. À croire que les gens qui vivaient à l'époque de la Bible étaient tous pareils. Quelle sottise !

Quelques minutes avant la fin de l'office, le père tapa sur l'épaule de Blaise et le tira de sa rêverie. Il était l'heure d'aller installer les étals. Elzar chargea le matériel sur son dos et sortit, suivi par sa femme et ses enfants qui transportaient eux aussi divers objets. Dehors, sur la place publique, face au parvis de l'église, il régnait une chaleur étouffante.

De nombreux commerçants avaient déjà commencé à vendre leurs spécialités respectives aux chalands qui sortaient tranquillement de l'église. À l'endroit habituel, la famille s'affaira à tendre une bâche pour Reba et on plaça une petite table au-dessous, juxtée de deux bancs de bois.

Près de là, Blaise se trouva un coin où il étendit des feuillets de papier sur une caisse renversée. Il prit soin de déposer un caillou sur chaque feuillet afin qu'ils ne

s'envolent pas au moindre coup de vent, puis il attacha un petit sac de charbon à sa ceinture et s'assit derrière sa caisse, prêt à recevoir des clients sous le soleil de plomb. Il n'eut pas à attendre longtemps. L'office se termina et la foule déferla sur la place publique, se bousculant aux étals pour acheter de la viande, des légumes, des fruits, des herbes aromatiques ou des étoffes. Tout ce dont les villageois pouvaient avoir besoin se trouvait là.

Entre autres choses, nombreux étaient ceux qui voulaient consulter les augures et connaître leur avenir, car, en cette époque de grands tumultes, l'astrologie était une science indispensable. Reba s'occupait de lire les lignes de la main ou interrogeait les cartes pour quelques sous. Comme la mère de Blaise était constamment occupée, la fratrie se dispersa pour vaquer aux autres occupations lucratives prévues par le chef de famille. Elzar avait attribué une tâche à chacun : François, le plus jeune, devait ramasser les crottes de chien partout en ville avec un grand sac. Quand il aurait fait le tour, il reviendrait montrer son butin à son père et ce dernier irait vendre le tout à la tannerie, qui en faisait un usage expérimental. Blaise, quant à lui, avait son propre kiosque et Elzar se donnait pour mission de lui amener des clients.

Même s'il détestait ce que son père lui demandait de faire, Blaise se taisait et s'exécutait docilement. Il lui arrivait de s'apitoyer sur son infortune, mais il évitait de le faire à outrance, car il n'aurait jamais voulu être à la place de François et encore moins à celle d'Ameline.

Sa grande sœur n'avait pas été choyée par le Créateur. Elle était née avec une tache de vin dans le cou qui lui remontait jusqu'au menton et couvrait une partie de sa joue gauche. Elle avait aussi un œil fou qui semblait toujours avoir mieux à faire que de vous regarder bien

en face et son pied gauche, d'une indépendance crasse, pointait constamment vers l'intérieur, emportant dans sa trajectoire une petite jambe osseuse et une rotule indécise.

Lorsque Ameline marchait, on aurait dit qu'elle traînait perpétuellement des fers, ce qui, toute réflexion faite, était probablement le cas, vu son état. En plus de ces défauts physiques déjà difficiles à supporter, l'Éternel, dans sa grande injustice, lui avait aussi donné Elzar comme père : une calamité dont aucun enfant sur terre n'aurait dû souffrir.

Elzar était un homme dont les pensées étaient plus tordues que la jambe de sa propre fille. Court, large, ventru, il avait une carnation de bohémien, d'abondants cheveux bruns hirsutes et une pilosité à faire pâlir les chiens d'envie. Une barbe forte couvrait presque tout son visage.

Ses épais sourcils broussailleux ne semblaient faire qu'un et la large ligne qu'ils formaient lui tranchait le front d'un trait, d'une tempe à l'autre. Sous cette frontière pileuse s'alignaient deux yeux sombres, avides et calculateurs. Des idées singulières lui venaient régulièrement en tête et, en esclave consentant des aléas de sa cervelle, il s'empressait de les mettre à exécution, ce qui lui procurait souvent une satisfaction que ne partageait pas son entourage.

C'est exactement ce qui était arrivé quelques années auparavant. Un matin d'hiver où toute la famille s'était éveillée pour faire face à une autre journée sans nourriture, Elzar avait décidé d'envoyer sa fille mendier en ville. Il l'avait choisie parce que, naturellement, elle inspirait plus la pitié que n'importe qui d'autre. La pauvre Ameline, qui ne devait avoir que six ou sept ans à l'époque, n'avait rien ramené au bout de sa longue journée à grelotter et

à quémander. Elzar, qui avait apparemment trouvé, lui, quelques sous pour aller boire à l'auberge, avait été pris d'une fureur sans pareille quand la petite était revenue bredouille au soleil couchant. Il avait crié comme jamais, ce soir-là, répandant dans la petite maison des vapeurs d'alcool chaque fois qu'il ouvrait la bouche, frappant les murs, vociférant, crachant des ignominies et des insultes à la fillette qui pleurait d'effroi et de faim, totalement impuissante devant la rage incontrôlée de son père. D'ordinaire, Reba laissait son mari discipliner les enfants comme il l'entendait, mais cette fois elle s'était interposée quand elle avait jugé que la petite avait reçu plus que son content de gifles. Tout le monde – sauf Elzar – s'était endormi, ce soir-là, l'estomac vide, la peur au ventre et le cœur lourd.

Le lendemain, alors que chacun croyait la crise passée, Elzar avait pourtant tiré Ameline de sa couche dès l'aube. Il l'avait soulevée par un bras avec violence et traînée à l'extérieur sans même que ses pieds touchent à terre. Avant que quiconque ait eu le temps de s'extirper de la torpeur matinale et de comprendre ce qui arrivait, un hurlement horrible avait retenti. Alarmés, Blaise, sa mère ainsi que plusieurs curieux du voisinage étaient sortis à la hâte de leurs demeures et avaient accouru en direction des cris perçants qui avaient cessé aussi soudainement qu'ils avaient commencé. Un spectacle navrant les attendait : Ameline gisait inerte sur le sol gelé, pâle comme la fine couche de neige tombée au cours de la nuit. Tout près d'elle, sur un gros billot de bois, la hache d'Elzar était piquée de travers dans une flaque écarlate. Blaise s'était approché doucement du billot, animé d'un sombre pressentiment et d'une peur insoutenable lui vrillant les entrailles. En apercevant les quatre petits doigts de sa sœur bien alignés sous la lame grise et sale de la hache,

un violent haut-le-cœur et des tremblements incontrôlables lui avaient fait perdre l'usage de ses jambes.

Il était tombé à genoux, tout près de sa sœur inconsciente, et s'était posé machinalement les mains sur les yeux, cherchant vainement à se protéger de la violence de cette vision, de l'amalgame de ces couleurs impitoyables. Rouge. Blanc. Le sang, tout ce sang ! Et cette neige qui flottait tout autour, jolie, joyeuse, légère, dentelle insouciant, comme si tout était normal... Ces flocons tombaient comme autant d'insultes. C'était un affront, une hérésie faite à sa pauvre sœur mutilée. Constatant avec agacement que des curieux s'agglutinaient rapidement, Elzar avait ramassé sans ménagement le corps inerte de sa fille et l'avait transporté à l'intérieur, laissant sur son passage un sillon vermeil, balafre temporaire sur le visage blanc de l'hiver, mais déchirure vive et indélébile au cœur de l'enfant. Blaise n'oublierait jamais comment son père avait dit, d'une voix calme et dépourvue de remords : « Je lui avais dit de ne pas jouer avec ça. C'est un accident. Elle va s'en remettre. » Un accident ! Blaise savait pertinemment qu'Elzar avait tout bonnement coupé les doigts d'Ame-line, et ce, dans un dessein bien particulier que seule sa tête de fourbe pouvait imaginer. La foule s'était dispersée, lâche, apparemment satisfaite des explications du père, mais silencieusement outrée par le geste qui venait d'être commis dans leur voisinage. Blaise était resté à l'extérieur très longtemps malgré le froid et la neige qui tombait doucement. Au prix d'efforts considérables et d'un discours interne qui avait les allures d'une prière, il avait finalement trouvé le courage d'ouvrir les yeux. Tout d'abord, il n'avait discerné qu'une lumière éclatante, blanche, éternelle, puis il avait vu le sang. Tout ce sang qui appartenait à sa sœur. Il avait ensuite fixé pendant de longues minutes ces quatre doigts que les flocons recou-